

Les jardins de maisons d'écrivains en Provence. Mythe et réalité

Journées d'étude des 21 et 22 mars 2024

Domaine du Rayol, Le Rayol Canadel (Var)

Bilan et perspectives par Yves Cranga, conservateur du patrimoine,
et Françoise Cranga, historienne

Le 21 mars 2024 s'est tenue au domaine du Rayol une journée de réflexion sur les jardins de maisons d'écrivains.¹ Cette manifestation se déroulait dans le cadre de rencontres orchestrées par la DRAC PACA et l'association PJPACA (Dominique Borgeaud, présidente), avec la collaboration scientifique de Robert Jourdan, conservateur général du patrimoine (h). Le thème choisi abordait un jardin spécifique, lieu mémoriel de vie ou d'inspiration, porteur d'une oeuvre ou oeuvre en soi, ouvert à tous les possibles. Il s'agissait, au travers de cas d'étude témoins, de confronter les diverses approches et démarches patrimoniales.² [Fig. 1]

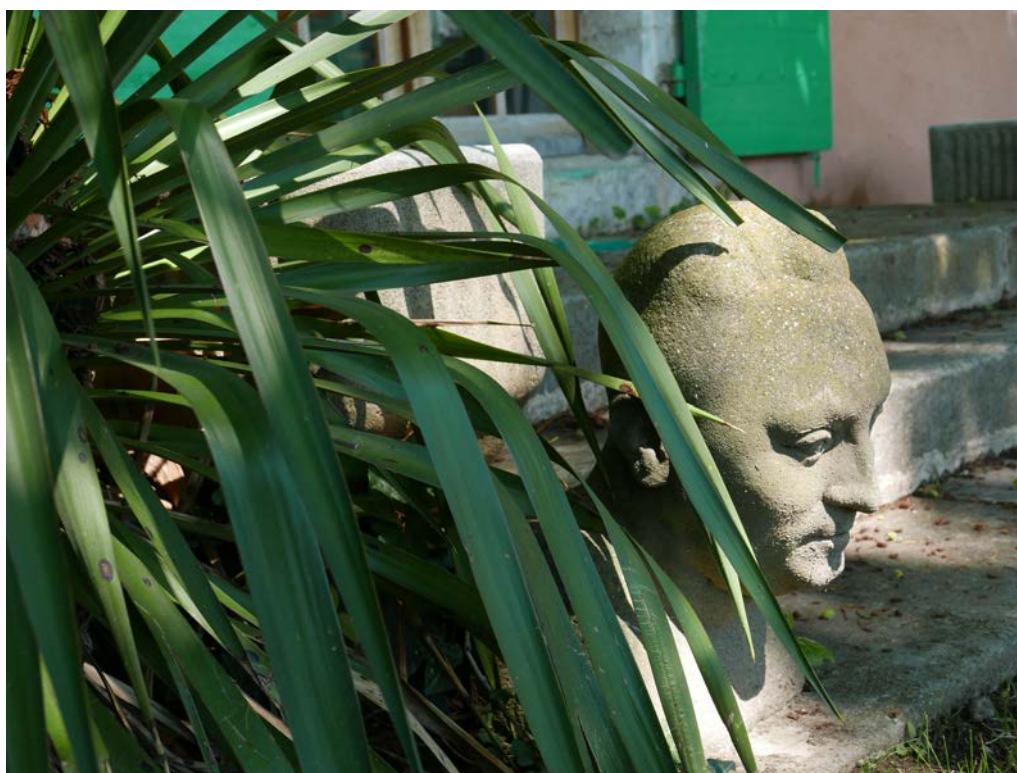


Fig. 1. Buste de Jean Giono. Le Parais, Manosque (Alpes-de-Haute-Provence).
Cliché F. Cranga, 2018.

¹ Cette réflexion se voulait le prolongement des rencontres tenues en 2019, à Cambo-les Bains (Pyrénées Atlantiques), puis à Caen (Calvados), sur le rapport qu'entretient le jardin avec la littérature. Cf. *Jardin et littérature*. Actes du colloque tenu à Caen et en Seine-Maritime du 9 au 12 mai 2019, éd. des Falaises, 2020.

² Que soient remerciés tout particulièrement Brigitte Larroumec, correspondante jardins DRAC PACA/CRMH, ainsi que Sybille Bernard, directrice du Domaine du Rayol, Jacqueline Ursch, Eugénie Gros, Miranda Denicolaï, Estelle Ceccarini, Pierre Quillier, Jean-Pascal Faucher.

L'avant-propos d'**Yves Cranga**, conservateur général du patrimoine (h), chercheur associé au LéaV³, introduisait la thématique en terme de définition. S'inscrivant dans la continuité des précédents, ce séminaire répond cependant à des orientations spécifiques. Considérer le concept même de jardin – ce qui fait le jardin, la manière dont il se conçoit et se réalise – induit à l'évidence de sa nature éminemment anthropologique – la façon de le penser, de le définir, de l'influencer... Le jardin, dans son rapport à la littérature, s'attache à un écrivain de différentes manières : soit ce dernier en est l'auteur, y consignait son savoir et ses aspirations, soit il se nourrit d'un lieu existant, cadre de vie ou source d'inspiration, soit il compense la perte ou le rêve par tel ou tel topos littéraire. Le jardin est le clos qu'il connaît ou qu'il imagine, et qu'il relate dans son oeuvre, tandis que le « paysage littéraire », acquis à la dimension de jardin, est cette nature dont il s'inspire et s'imprègne. [Fig. 2 et 3]

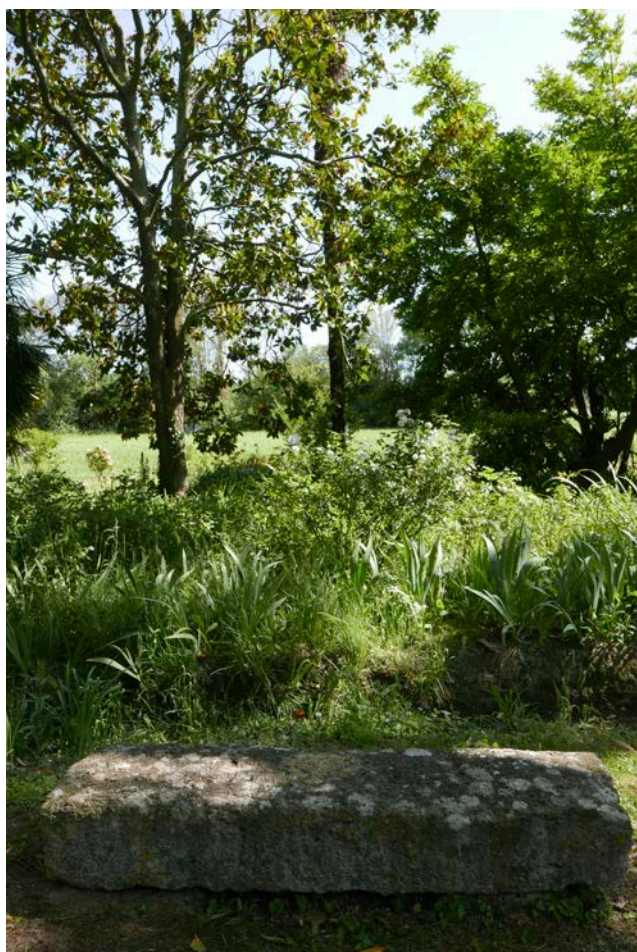


Fig. 2. Paysage littéraire et espace poétique chez Max-Philippe Delavouët. Le Bayle-Vert, Grans (Bouches-du-Rhône).
Cliché F. Cranga, 2019.



Fig. 3. Le jardin des mots de Charles Maurras. Le cardiotope du Mur des Fastes. Bastide du Chemin de Paradis, Martigues (Bouches-du-Rhône).
Cliché Y. Cranga, 2009.

Le défi réside alors dans le regard qu'on leur porte, et dans l'intérêt qu'on leur concède en tant que patrimoine ou simple lieu mémoriel. Le florilège de demeures d'écrivains assorties ou non d'un jardin, réel, rêvé ou disparu, forme un panoptique, présenté en annexe, qui nous donne un aperçu éclairant à l'échelle de la Provence. Chacune des notices indique le statut du jardin et la manière dont s'est opérée la connaissance des lieux. Si certains jardins ont une existence tangible, d'autres ne sont connus que par les témoignages et souvenirs éparés ; au mieux, par l'oeuvre-même des

³ Laboratoire de l'École nationale supérieure d'architecture de Versailles.

auteurs. La dimension patrimoniale s’y adjoint lorsqu’il est question de les inventorier, conserver, réhabiliter ou valoriser.⁴

Si le jardin de l’écrivain se raconte, les mots participant de sa construction, il relève plus que tout autre d’une pensée. « *Chaque jardin sera une sorte d’autobiographie individuelle de son maître : seul il pourra s’y retrouver entièrement, il y inscrira ses habitudes, ses tendances, ses admirations même [...] ce sera comme une confidence au grand jour, un aveu que tout le monde pourra lire...* »⁵

[Fig. 4 et 5]



Fig. 4. Jardin de roman : évocation du *Paradou* zolien. Sur la route du Tholonet, Saint-Marc-Jaumegarde (Bouches-du-Rhône). Cliché Y. Cranga, 2017.



Fig. 5. La mise en scène de l’écrivain : Jean Aicard dans son jardin. Villa Les Lauriers Roses, La Garde (Var). Collection Musée Jean Aicard - Paulin Bertrand/Ville de Toulon.

⁴ Cette liste, établie par Françoise Cranga, de manière nullement exhaustive, illustre, de Pétrarque à Jean-Claude Izzo, la diversité des cas présentés.

⁵ Ernest de Ganay, *Les jardins à l’anglaise en France au XVIII^e siècle*, 1923. Manuscrit inédit.

Et surtout, c'est le jardinier qui est l'indispensable révélateur de ce « miroir de l'esprit ». Le jardinage, nous dit Gilles Clément, n'est-il pas une nourriture extraordinaire pour quelque sujet littéraire que ce soit ?⁶

Sarah ten Dam et Gabrielle Repiquet, paysagistes, avaient la tâche stimulante d'exposer le cas du Parais de Jean Giono (1895-1970). De 1930 à 1970, Giono a vécu, créé et écrit la plus grande partie de son oeuvre dans une oasis de verdure sur les flancs du Mont d'Or, à l'écart et en surplomb de sa ville natale. *Lou Parais*, protégé au titre des monuments historiques en 1996, est propriété de la Ville de Manosque depuis 2016. Le projet de rénovation de la maison, de requalification et aménagement des jardins, s'inscrit donc dans le cadre d'une commande publique voulue par la communauté d'agglomération DLVAgglo – Durance Luberon Verdon Agglomération –, en quête d'une offre touristique à la mesure de la compréhension et de la réinterprétation de l'oeuvre littéraire d'un écrivain identifié souvent à tort au régionalisme provençal.

Le contexte du projet était enthousiasmant : le site inspiré et apaisant justifiait une immersion progressive dans l'univers de Giono, pour comprendre sa relation au monde et sa quête de bonheur. L'étude concernait un espace palimpseste, fait d'ajouts successifs – le « coeur domestique » avec la terrasse du plaqueminier et le jardin de Fine, les jardins bas, la terrasse des Marronniers, le jardin vivrier hors les murs, en bordure du canal de Provence, de l'autre côté de la venelle d'accès. Cet espace s'est vu adjoindre, pour les besoins du projet, une nouvelle parcelle achetée en 2007. La connaissance du riche fonds archivistique et photographique, les travaux des chercheurs ont du prendre en compte également la réinterprétation mémorielle de Sylvie, la fille de l'écrivain.

L'étude elle-même a évolué. Si l'intention de projet de 2022 faisait coexister deux états – avant et après 1962 –, le plan d'ensemble de 2024, quant à lui, prévoit de réhabiliter séquentiellement contemplation fleurie des espaces domestiques, belvédères des terrasses, parcours bucolique de la venelle, et de réinterpréter les jardins hauts... [Fig. 6 et 7]



Fig. 6. Jardin du « coeur domestique ».
Le Parais, Manosque (Alpes-de-Haute-Provence), 1995.
Cliché CRMH/DRAC PACA.



Fig. 7. Croquis de principe de requalification des jardins du
« coeur domestique », par Sarah ten Dam et Gabrielle
Repiquet, paysagistes.
Le Parais, Manosque (Alpes-de-Haute-Provence).
Projet de maîtrise d'oeuvre, avril 2024.

⁶ Gilles Clément, *Lire*, 1999.

Ainsi, inévitablement, la compréhension des récits mettant en écrit une Provence du mythe et des passions se confronte-t-elle à la réalité documentaire des sources, à la nécessité réglementaire de la protection, aux exigences de la commande publique, et aussi à la permanence de la maintenance et de l'entretien.

Si l'intervention au Paraïs est en cours, il n'en est pas de même pour la restauration achevée de Samten Dzong, la « Résidence de la Réflexion », ayant appartenu à l'exploratrice Alexandra David-Neel (1928-1969). **Nadine Gomez-Passamar**, conservateur en chef du patrimoine (h)⁷, à l'initiative de la réhabilitation de la maison et des jardins, présentait la mise en oeuvre d'une démarche pensée et aboutie.

À son retour du Tibet et à la recherche d'un équivalent de l'Himalaya, Alexandra David-Neel achète en 1928 un terrain à Digne, réinvestit ruine et cabanon, plante un potager et un jardin de fleurs. Elle habite un lieu d'écriture et de méditation, réservant les jardins à des usages matériels et spirituels. Si le potager vivrier est la mise en oeuvre des principes alimentaires de ses itinérances, le jardin de roses, esthétique, répond à une passion constante pour cette fleur qui lui rappelle l'Orient et l'enseignement tantrique⁸.

Samten Dzong est protégée au titre des monuments historiques depuis 1996. Deux campagnes de travaux se sont déroulées, de 2018 à 2023, axées sur la villa, centre de vie et d'écriture d'une lettrée orientaliste, sur le musée, constitutif de son parcours et de sa construction intellectuelle, et enfin sur les jardins⁹, expression de son rapport à la nature et de principes écologiques mis en application. Les jardins disparus, mentalisés, fondés sur écrits et documents photographiques, ont été redessinés. Le potager et le jardin de roses ont été rénovés dans un souci de « réactivation de l'esprit des lieux ». Ils ont retrouvé existence mémorielle et actualité. [Fig. 8 et 9]



Fig. 8. Vue depuis le jardin.
Samten Dzong, Digne-les-Bains (Alpes-de-Haute-Provence).
Cliché Y. Cranga, 2018.



Fig. 9. Chambre d'Alexandra David-Neel,
papier peint. Samten Dzong, Digne-les-Bains
(Alpes-de-Haute-Provence).
Cliché F. Cranga, 2018.

⁷ Nadine Gomez-Passamar a dirigé la Maison Alexandra David-Neel ainsi que le Musée Gassendi/Cairn de Digne-les-Bains.

⁸ Sa rencontre à Bénarès, en 1894, avec l'ascète qui vivait dans un jardin de roses, est relatée dans un manuscrit inédit conservé sur place. Cf. Alexandra David-Neel, *L'Inde mystique*. Archives MADN.

⁹ Selon la volonté d'Alexandra David-Neel, les espaces extérieurs ont été nommés Jardin Yongden, en hommage à son fils adopté décédé en 1955.

Les jardins, pour Jean Giono, le voyageur immobile, et Alexandra David-Neel, l'exploratrice, étaient le refuge propice pour méditer, écrire et planter. Qu'en est-il du jardin de la maison édifiée par Frédéric Mistral (1830-1914) à Maillane ? Comment aborder la réappropriation d'un lieu, indissociable d'un grand poète chantre de la Provence, mais pourtant en quête d'identification ?

Dominique Serena-Allier, conservateur en chef du patrimoine (h)¹⁰, tentait de résoudre ce problème d'identification. La maison de Maillane n'est qu'une étape dans la chronologie géographique mistralienne – le Mas du Juge, la Maison du Léopard, l'actuel musée et le Tombeau. C'est dans le parc agricole de la Maison du Léopard que Mistral, à partir de 1876, fait des aménagements paysagers autour de la nouvelle maison édifiée. Il se met en scène, construisant son propre mythe. Il voudrait intégrer le paysage mémoriel et sublimé où il a vécu, enfant, à ce domaine en limite de village, ouvert sur l'horizon des Alpilles. Il est taiseux sur un jardin d'agrément en décalage, dépourvu de documentation – hormis une facture d'achat d'arbres et arbustes. Sa relecture rêvée et fictionnelle, codifiée dans ses écrits, intègre au nouvel espace investi les arbres fruitiers commandés et plantés, la réserve poétisée du point d'eau existant, le dessin des haies structurantes. Son réel intérêt pour les simples a sans doute conditionné les choix d'un corpus botanique spécifique.

C'est donc bien la création littéraire qui permet d'appréhender, chez Mistral, son rapport au paysage et au monde du jardin. A-t'il influencé pour autant la création de jardins ? Le jardin du Grand Mas, à Saint-Étienne-du-Grès, est plus mistralien qu'il n'y paraît. Ce mas agricole, resté en l'état, avec son jardin de plaisance Belle Époque, structuré par un système d'irrigation gravitaire, illustre bien la poésie de la rêverie mistralienne.¹¹



Fig. 10. Frédéric Mistral dans son jardin.
Maison de Mistral, Maillane (Bouches-du-Rhône).
Collection Palais du Roure, Avignon.



Fig. 11. Monument à Frédéric Mistral, par J.-G. Achard,
1929. Jardin du Musée Mistral,
Maillane (Bouches-du-Rhône).
Cliché Y. Cranga, 2012.

¹⁰ Dominique Serena-Allier a dirigé le Museon Arlaten, dont elle a conduit le chantier de rénovation.

¹¹ Les relations étroites entre la propriétaire du Grand Mas, Béatrix Cartier, et Frédéric Mistral sont avérées. Mistral a par ailleurs exprimé son goût pour le petit jardin simple et virgilien de Raphaël Daillan à Maillane. Cf. Henri Moucadel, *Lou jardin de Rafèu...*, éd. Henri Moucadel, 2009.

Alors comment restaurer le jardin de Maillane, « jardin de presbytère, jardin de poète », monument historique depuis 1930 ? **Corrado de Giuli Morghen**, architecte du patrimoine (Agence Fabrica Traceorum) en charge de la réhabilitation des lieux, présentait son projet. L'intervention concerne un espace clos, d'intériorité, mais qui participe d'une mise en scène voulue par l'écrivain¹² et valorisée par une palette végétale signifiante¹³. [Fig. 10 et 11]

Le projet de l'architecte s'articule autour d'un repositionnement général des parties constituantes du lieu, le jardin devenant l'une des salles du nouveau circuit de visite. Les îlots en place sont régénérés par la création des strates arborées, arbustives et de végétation basse. Cette intervention, en requalifiant l'antériorité spatiale et végétale d'un jardin de maison bourgeoise de village, vise une « nouvelle arcadie ».

Il fut aussi question de paradis pour évoquer le jardin du poète paysan Max-Philippe Delavouët (1920-1990). Suivait le témoignage sensible d'**Arlette Delavouët**, sa veuve, sur les destinées du Bayle-Vert, petite exploitation agricole produisant du foin de Crau, lieu de vie, d'écriture et de mémoire, maintenu pour l'essentiel dans l'état aménagé par l'écrivain. [Fig. 12] Depuis 1990, le Centre Delavouët oeuvre à la préservation du domaine et au rayonnement de l'oeuvre du poète.



Fig. 12. « Un morceau du monde ». Le Bayle-Vert, Grans (Bouches-du-Rhône).
Cliché Y. Cranga, 2019.

Gagné sur la prairie en bordure de la plaine de Crau, le jardin a été créé en 1920-21. Clos à l'origine, structuré par des allées bordées d'iris, il s'ouvre et s'ensauvage trente ans plus tard. Il sera

¹² « Je me fais comme Pétrarque, bâtir une maison, petite, mais commode et agréable, dans le jardin que vous connaissez, en face des Alpilles. » Dans cette lettre à Gaston Paris du 2 août 1875, Mistral met en oeuvre les conditions d'élaboration de son propre mythe, tout comme son illustre aîné. Cf. *Correspondance de Frédéric Mistral avec Paul Meyer et Gaston Paris*, éd. Jean Boutière/Klincksieck, 1978.

¹³ L'inventaire de 2014 a recensé la palette végétale des essences alors présentes dans le jardin.

poste d'observation et de méditation pour Delavouët jusqu'à sa mort. La seule évolution sera la création en 2010, d'un petit jardin, en référence au ballet-parlé du poète inspiré des miniatures du *Livre du Coeur d'Amour épris* du roi René, et reprenant, par ses carrés de plantes cultivées, l'ordonnancement symbolique médiéval.

Les lieux, protégés au titre des monuments historiques en 1996, sont indissociables d'un paysage inchangé, riche d'un écosystème généré par l'irrigation des prairies de fauche. Le Bayle-Vert, dans cette continuité spatiale et temporelle, « *c'est le patrimoine élémentaire que, sans cesse, sur les chemins de la mémoire qui sont chemins de l'avenir, la poésie doit s'entêter à emporter dans ses bras, pour que, à partir de là, on puisse toujours recommencer le monde*¹⁴ ». [Fig. 13]



Fig. 13. « Le banc du poète », Jardin du Bayle-Vert, Grans (Bouches-du-Rhône).
Cliché F. Cranga, 2019.

Un jardin de maison d'écrivain peut être à la fois refuge et espace de représentation. Ce fut le cas des Lauriers Roses, domaine toulonnais habité par Jean Aicard (1848-1921), académicien régionaliste, depuis 1866 et jusqu'en 1919. L'intervention de **Jean-Pascal Faucher**, médiateur culturel en charge du Musée Jean Aicard, retraçait le rapport qu'a entretenu l'écrivain avec un parc Belle Époque, lieu de rencontres et de fêtes. Jean Aicard a dessiné lui-même le plan d'un « jardin en désordre », méditerranéen et sauvage, parcouru d'allées de promenade, agrémenté des céramiques colorées de son ami Clément Massier¹⁵. Il s'est mis en scène dans un univers d'aimable fantaisie, livré à l'imaginaire et l'anecdote. Comme par exemple la rumeur entretenue de naïades jaillissant des eaux du grand bassin¹⁶. [Fig. 14] Un recoin du parc illustre la vision littéraire et

¹⁴ « Questions à l'écrivain », *Max-Philippe Delavouët, Conversations/Paraulo*, Montfaucon, A l'asard Bautezar !, 2020, p. 56-61.

¹⁵ La villa possède une importante collection de faïences acquises par Jean Aicard. Sont conservés notamment quelques modèles animaliers qui agrémentaient le parc : grenouille, tortue, coq.

¹⁶ Le bassin, édifié en 1882, avec fronton, haut-relief et plaque de marbre gravée, servait de réceptacle pour les eaux de la source alimentant le parc. Cf. *Aicardiana*, 10, 15 février 2015, p. 229-233.



Fig. 14. Le bassin d'agrément. Parc des Lauriers Roses, La Garde (Var). Cliché F. Cranga, 2022.

japonisante de *Madame Chrysanthème*¹⁷. **Mireille Jacotin**, conservateur en chef du patrimoine (MUCEM), exposait en effet la réalité de l'amitié entre Jean Aicard et Pierre Loti. Loti ne serait-il pas le pseudonyme de laurier-rose, justifiant l'ajout à la dénomination originelle du domaine – la campagne des Lauriers ? Loti s'est engagé personnellement pour l'entrée à l'Académie française de Jean Aicard. Le jardin de La Garde était familier à Pierre Loti, qui associait une mare aux bambous garnie de grenouilles vernissées à un « petit Japon ». [Fig. 15 et 16] Tandis que les promenades alentour permettaient à l'écrivain voyageur de partager avec son ami la vision mystique d'une Galilée reconstituée.¹⁸



Fig. 15. Vestiges du « petit Japon ». Parc des Lauriers Roses, La Garde (Var). Cliché F. Cranga, 2020.



Fig. 16. Céramique, par Clément Massier. Musée Jean Aicard - Paulin Bertrand, La Garde (Var). Cliché F. Cranga, 2020.

¹⁷ Roman orientaliste à succès, publié par Pierre Loti en 1888, relatant la relation d'un officier de la Marine française avec une japonaise de Nagasaki.

¹⁸ Voir le témoignage de Julia Pillore (cf. *infra*). Héritière du domaine avec le peintre Paulin Bertrand, elle se fit connaître comme journaliste et critique d'art sous le pseudonyme de Léon de Saint-Valery. Cf. Léon de Saint-Valery, « Pierre Loti et Jean Aicard », *La Revue Bleue*, 1923, p. 479-481.

La propriété a été léguée à la ville de Toulon par Julia Pillore en 1961. La villa devenue Musée conserve la mémoire de l'écrivain. Mais comment intervenir aujourd'hui sur le parc, espace coincé entre des serres municipales et une zone industrielle ? La problématique de restauration ne repose-t'elle pas sur la difficile interprétation d'un jardin, oeuvre en soi, évolutive et amoindrie ?¹⁹

En conclusion à ces questionnements, **Yves Cranga** intervenait sur la nature possiblement patrimoniale des jardins de maisons d'écrivains²⁰. Marqués par leur dimension historique, ces derniers figurent pour certains au nombre des 2600 jardins actuellement protégés en France. Ils relèvent donc de la problématique de conservation et d'intervention, qui a incité à l'élaboration, en 1981, de la Charte de Florence, définissant le jardin historique, composition architecturale et végétale, comme un monument vivant.²¹ [Fig. 17 et 18]



Fig. 17. Patrimoine végétal (*Yucca filifera*).
Parc du Plantier de Costebelle, Hyères (Var).
Cliché F. Cranga, 2013.



Fig. 18. Patrimoine architectural.
Parc des Lauriers Roses, La Garde (Var).
Cliché Y. Cranga, 2020.

On l'a ressenti tout au long de cette journée. Lieu de vie attaché à une personnalité, soit que celle-ci l'ait conçu, habité ou en ait fait le cadre de création d'une oeuvre littéraire, le jardin d'écrivain affirme sa dimension anthropologique. Abord d'un monument, espace de transition entre le bâti et le paysage, articulé entre lointains et cônes de vue, sa spatialité s'applique à un milieu en constante

¹⁹ Jean-Michel Sainsard, « Les jardins d'illustres et le mythe d'une restitution ». *Journée d'étude : maisons d'artistes, maisons d'auteurs : la maison et le jardin*, Musée Jean Aicard, juin 2022.

²⁰ Yves Cranga, « La dimension patrimoniale des jardins d'écrivains ». *Journée d'étude : jardins et maisons d'écrivains*. Fédération des maisons d'écrivains et patrimoines littéraires, Villa Arnaga, Cambo-les-Bains, mars 2019.

²¹ La réflexion sur les critères d'attribution : protection au titre des monuments historiques, label jardin remarquable..., mériterait sans doute une étude approfondie. Le jardin de Charles Maurras n'est pas protégé au titre des monuments historiques. Le parc d'acclimatation historique habité par Paul Bourget est, quant à lui, labellisé jardin remarquable.

évolution. Soumis à l'éphémère et l'instabilité, un jardin ne livre sa matérialité et l'essence de son histoire qu'au prix de l'archéologie et d'une approche interdisciplinaire.

Le plan de gestion peut se poser en alternative à la restauration envisagée, proposant un schéma directeur qui présidera aux destinées du jardin durant une période définie. Dument séquencé, il se révèle être en adéquation avec les préconisations de la Charte de Florence sur les notions de restitution, évocation ou création. [Fig. 19]



Fig. 19. Mise en place d'une gestion raisonnée de la friche savante de Jean-Henri Fabre.
Jardin de l'Harmas, Sérignan-du-Comtat (Vaucluse).
Cliché Y. Cranga, 2023.

La réflexion sur les jardins est toujours assortie de débats passionnés. En cause, la diversité des regards portés sur ce patrimoine sensible, au contenu et contours encore mal cernés. Réflexe obligé, la restitution – au risque du faux et de la copie – sera d'autant plus complexe qu'elle suppose un état de référence choisi dans le millefeuille des ajouts et retranchements qui caractérise une histoire longue. Ne doit-on pas au contraire ancrer le jardin dans une contemporanéité au sein de laquelle il se resitue désormais, confronté à la nécessaire adaptation climatique ?

Patrimoine à la frange de l'immatériel et confronté à la loi du vivant, le jardin est, plus encore dans le cas du jardin d'écrivain, indissociable de celui qui le parcourt et le plante. Témoin inspiré et inspirant de la gestation d'une œuvre littéraire, le jardin nous impose de questionner l'histoire, en se réservant de la dépasser. Si les archétypes de jardins du passé ont cette propension à renaître sans cesse, les jardiniers et paysagistes sont là pour nous montrer un autre possible, créatif et innovant.

Une définition peut dès lors être avancée : un jardin d'écrivain est un espace jardiné ou paysagé au sein duquel un auteur a consigné une part significative de lui-même. Ce peut être un refuge, lieu d'inspiration, de méditation, ou un espace de contentement et de mise en scène, dont la préservation et la réhabilitation reposent sur la manière – délicate et difficile – de considérer l'auteur et son oeuvre.

Quelle adaptabilité ? Comment concilier la fidélité au lieu de mémoire, les choix d'intervention végétale et les impératifs de la commande publique ? La méthodologie repose bien évidemment sur l'approche sensible, ouverte à la puissance de l'imaginaire et à l'atmosphère de l'oeuvre littéraire. Il faut veiller néanmoins à ne pas confondre la vie et l'oeuvre de l'écrivain, et savoir composer avec l'évolution paysagère du jardin. [Fig. 20 et 21]

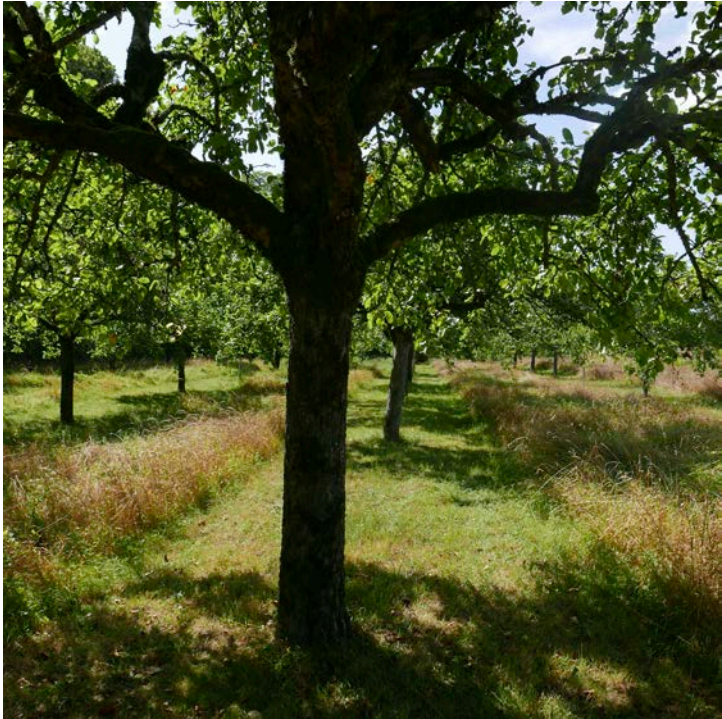


Fig. 20. Réhabilitation du verger utilitaire des jardins de George Sand.
Domaine de George Sand, Nohant-Vic (Indre).
Cliché F. Cranga, 2016.



Fig. 21. Entrée du parc du château de Cormatin, Cormatin (Saône-et-Loire).
Cliché Y. Cranga, 2019.

ÉCRIVAINS & JARDINS
en PROVENCE
par Françoise Cranga, mars 2024



Fig. 22. Les rives de la Sorgue,
Fontaine-de-Vaucluse (Vaucluse).
Cliché Y. Cranga, 2020.

Les jardins de Pétrarque, Fontaine-de-Vaucluse
(Vaucluse)
Francesco PETRARCA (1304-1374)

J'ai acquis là deux jardins qui conviennent on ne peut mieux à mes goûts et à mon plan de vie. Si j'essayais de les décrire, je n'en finirais pas. J'appelle ordinairement l'un de ces jardins mon Hélicon transalpin, car situé dans un endroit élevé et garni d'ombrages, il n'est propre qu'à l'étude et il est consacré à notre Apollon. Il domine la source de la Sorgue et au-delà il n'y a que des rochers et des lieux non frayés accessibles seulement aux animaux sauvages et aux oiseaux. L'autre jardin, voisin de la maison, est plus agréable à l'oeil et cher à Bacchus. Chose étonnante ! Il est situé au milieu de la rivière la plus rapide et la plus belle. Tout près de ce jardin s'élève une voûte séparée seulement par un petit pont du derrière de la maison. Cette voûte, taillée dans le roc vif, empêche maintenant de sentir les ardeurs de l'été. C'est un lieu qui excite à l'étude, et j'imagine qu'il ressemble au petit portique

où Cicéron avait coutume de déclamer, avec cette différence que celui-ci n'était point baigné par la Sorgue.
François Pétrarque, *Familiarum rerum libri*, XIII, 8, vers 1350

En 1337, le poète et humaniste François Pétrarque quitte Avignon et Laure de Sade pour s'installer sur les bords de la Sorgue, à Fontaine-de-Vaucluse. Il achète une petite maison adossée à la falaise et se partage entre ses deux jardins bien réels de Bacchus et d'Apollon : un potager et un espace paysager de méditation poétique. Il regagnera l'Italie en 1353. Dans son refuge vaclusien, pendant une quinzaine d'années, il va mettre en oeuvre lui-même les conditions d'élaboration de son propre mythe : comment un paysage idyllique et fascinant, propice à l'*otium* antique, génère une créativité poétique inspirée, et prédispose à un pèlerinage sentimental et littéraire, actif jusqu'au début du XX^e siècle. L'existence de la supposée « Maison de Pétrarque » a été officialisée en 1928. Cette petite maison du XIX^e siècle, en rive gauche de la Sorgue et au pied de la falaise, est devenue Musée-bibliothèque. Le parc réinventé qui l'entoure s'est installé sur le quartier ouvrier du site industriel des papeteries du village. La réorganisation du « Jardin de Pétrarque » est l'un des projets pressenti dans le cadre d'une Opération Grand Site de la Fontaine de Vaucluse. Il s'agit d'une mise en valeur patrimoniale des lieux et d'une volonté de réintégration au grand paysage. [Fig. 22] Le site de la Fontaine de Vaucluse est classé au titre des monuments naturels et des sites par arrêté du 5 juillet 1922. Le Musée-bibliothèque a été labellisé Maison des illustres en 2012.

Ève Duperray, *L'Or des mots, une lecture de Pétrarque et du mythe littéraire de Vaucluse, des origines à l'orée du XX^e siècle. Histoire du pétrarquisme en France*, Paris, éd. de la Sorbonne, 1997
Petrarca e i suoi luoghi. Spazi reali e paesaggi poetici alle origini del moderno senso della natura, a cura di Domenico Luciani e Monique Mosser, Treviso, éd. Fondazione Benetton Studi Ricerche/Canova, 2009



Fig. 23. Tèse recomposée. Jardin de Romégas, Aix-en-Provence (Bouches-du-Rhône). Cliché Y. Cranga, 2019.

Les tèses des jardins de bastides, Aix-en-Provence (Bouches-du-Rhône)
René d'ANJOU (1409-1480)

*Telle estoit la IIII.^{me} piece de tapisserie et les vers
Qui soubz estoient escriptz disoient ainsi :
Chiere amiable et courtoise maniere
A la fenestre de semblant atreable
Au coing du boys ont tendu leur pentiere
Et la actendent l'eure plus coustumiere
Que par la passe cueur volant peu estable*
René d'Anjou, *Le Livre du Cueur d'amour espris*, vers 1460

Dans la version française du *Livre du Coeur d'amour épris*, roman courtois écrit par le roi René d'Anjou en 1457, l'une des miniatures représente Visage Aimable et Courtoise Manière tendant leur filet pour attraper les coeurs instables.

Il est tentant d'assimiler ces coeurs volants-volages à des oiseaux ailés, et par là-même à la chasse aux petits oiseaux.

La tèse – *tèso* en provençal – est une création paysagère, d'origine vraisemblablement italienne, liée à l'art de vivre dans les bastides provençales. Attirés par l'eau d'une rigole et les baies d'arbustes spécifiques, touffus et formant voûte, les oiseaux étaient piégés dans un filet tendu au travers de cette étroite allée de verdure. Les dames, dit-on, s'adonnaient ainsi aux plaisirs de la chasse et de la promenade.

Les tèses des jardins de bastides, souvent abandonnées, sont rarement conservées dans leur état d'origine. À Romégas, propriété aixoise de l'historien

François-Auguste Mignet, le dispositif a été recomposé. [Fig. 23]

La bastide de Romégas, y compris le parc, est inscrite au titre des monuments historiques par arrêté du 17 juillet 1996. Le jardin a reçu le label Jardin Remarquable en 2011.

Splendeur de l'enluminure. Le roi René et les livres, Actes sud, 2009, p. 304-309

« Essai sur la Chasse à la Tèse, en usage en Provence », par M. Le Président de la Tour-d'Aigues, *Mémoires d'Agriculture...*, Paris, Cuchet, 1786, p. 38-47



Fig. 24. Château du marquis de Sade, Lacoste (Vaucluse). Cliché Y. Cranga, 2023.

Les jardins du marquis de Sade, Lacoste (Vaucluse)
Donatien Alphonse François de SADE (1740-1814)

Un très grand parc environnoit le château ; de longues allées de tilleuls, de mûriers, de mélriers, et de chênes verts partageoient en quatre petites forêts cet espace de deux cents arpents, où différentes espèces d'animaux se propageoient pour les plaisirs de la chasse.

L'un de ces vastes taillis paroissoit néanmoins avoir une destination plus intéressante : un labyrinthe presque impénétrable s'y dessinoit avec tant d'art, qu'il sembloit impossible d'en sortir, une fois qu'on s'y étoit engagé. Les bouquets de bois, en ombrageant les routes, n'étoient formés que de lilas, d'aubépine, de chèvrefeuilles, de rosiers, et de mille autres arbustes, que peuploient au printemps ces légers habitants de l'air, dont les chants mélodieux et doux plongent dans ces rêveries religieuses, où l'homme, tout entier à son Dieu, trouve, à

la vue des miracles éternels qui l'entourent, de si doux motifs à son culte.

Lorsqu'après de nombreux détours, et des pas souvent inutiles, on parvient enfin au centre du labyrinthe, un sarcophage de marbre noir se présente aux yeux...

Sade, *La marquise de Gange*, 1813

Ce roman, inspiré du sordide assassinat de la marquise de Ganges en 1667, a été écrit par Sade en 1813, alors qu'il était enfermé à l'asile de Charenton. L'écrivain raconte la découverte par la marquise du parc qui entoure le château languedocien de son époux. Le topos obligé du romanescque sadien – un univers « gothique, si précieux aux âmes sombres et mélancoliques », un labyrinthe funèbre et son sarcophage prémonitoire – renvoie cependant à une cartographie bien réelle. Le parc décrit semble évoquer celui embelli par Sade autour du château vauclusien de Lacoste. Pour son agrément et son utilité, Sade fait aménager vers 1770 un labyrinthe de petit buis complanté de pêcheurs,

commandite la terre nécessaire pour les plantations du quinconce, du bosquet, des trois terrasses et du plateau. Il suit à distance la mise en oeuvre d'un cabinet de verdure et d'un pavillon en bois et en roseau. Mais, en 1792, le château est saccagé et le parc délaissé. « *Et mon pauvre parc, écrit-il en 1803, y reconnaît-on encore quelque chose de moi ?* »

En 1948, André Breton, en visite à Lacoste, pose devant une statue sans tête, qu'il imagine être la représentation du marquis de Sade. Au XIX^e siècle en effet, le meunier de Lacoste Louis Malachier (1823-1900) avait peuplé son jardin proche du château et des carrières, de sculptures naïves, animales, végétales et humaines. Il y avait installé à l'abri des regards un petit « musée secret » de statues érotiques. Tout ce monde de pierre « inspiré » a été vandalisé au siècle dernier.

Actuellement, l'environnement du château et du moulin est laissé à l'imaginaire de chacun. [Fig. 24]

Le château, y compris les cours et les fossés secs, est inscrit au titre des monuments historiques par arrêté du 21 août 1992.

La marquise de Gange [Marquis de Sade], Paris, Béchét, 1813, 1, p. 33-35

Solange Lambergeon, *Un amour de Sade, la Provence*, éd. Barthelemy, 1990

Bruno Montpied, « Louis Malachier », *Le gazouillis des éléphants*, éd. du Sandre, 2017, p. 793-796



Fig. 25. Parc à l'abandon, sur la route du Tholonet. Saint-Marc-Jaumegarde (Bouches-du-Rhône). Cliché Y. Cranga, 2017.

Le jardin du Paradou, Le Tholonet (Bouches-du-Rhône) Émile ZOLA (1840-1902)

Le soleil seul entrait là, se vautrait en nappe d'or sur les prés, enfilaient les allées de la course échappée de ses rayons, laissait pendre à travers les arbres ses fins cheveux flambants, buvait aux sources d'une lèvre blonde qui trempait l'eau d'un frisson. Sous ce poudrolement de flammes, le grand jardin vivait avec une extravagance de bête heureuse, lâchée au bout du monde, loin de tout, libre de tout. C'était une débauche telle de feuillages, une marée d'herbes si débordante, qu'il était comme dérobé d'un bout à l'autre, inondé, noyé. Rien que des pentes vertes, des tiges ayant des jaillissements de fontaine, des masses moutonnantes, des rideaux de forêts hermétiquement tirés, des manteaux de plantes grimpantes traînant à terre, des volées de rameaux gigantesques s'abattant de tous côtés.

À peine pouvait-on, à la longue, reconnaître sous cet envahissement formidable de la sève l'ancien dessin du Paradou. En face, dans une sorte de crique immense, devait se trouver le parterre, avec ses bassins effondrés, ses rampes

rompues, ses escaliers déjetés, ses statues renversées dont on apercevait les blancheurs au fond des gazons noirs.

[...]

Ils descendirent un large escalier dont les urnes renversées flambaient encore des hautes flammes violettes des iris. Le long des marches coulait un ruissellement de giroflées pareil à une nappe d'or liquide. Des chardons, aux deux bords, plantaient des candélabres de bronze vert, grêles, hérissés, recourbés en becs d'oiseaux fantastiques, d'un art étrange, d'une élégance de brûle-parfum chinois. Des sedum, entre les balustres brisés, laissaient pendre des tresses blondes, des chevelures verdâtres de fleuve toutes tachées de moisissures.

Émile Zola, *La faute de l'abbé Mouret*, 1875

Émile Zola écrit ce roman à Paris en 1874. S'inspirant des paysages de la campagne aixoise et du parc du château de Galice, il resitue la perte d'un jeune prêtre dans un jardin abandonné exultant d'une sève sensuelle et tentatrice. À partir d'une abondante documentation botanique, l'écrivain réinvente un jardin naturaliste, impressionniste, mais aussi symboliste et décadent. Van Gogh se souviendra du Paradou, lorsqu'il relate à Théo sa visite au vieux jardin de l'abbaye de Montmajour en juillet 1888. « *Si c'eût été plus grand, cela eût fait penser au Paradou de Zola, de grands roseaux, de la vigne, du lierre, des figuiers, des oliviers, des grenadiers aux fleurs grasses du plus vif orangé, des cyprès centenaires, des frênes et des saules, des chânes de roche, des escaliers démolis à demi, des fenêtres ogivales en ruine, des blocs de blancs rochers couverts de lichen, et des pans de murs écroulés épars çà et là dans la verdure.* » Quant à Zola, il reconnaîtra s'être laissé submergé par l'élan impétueux de la nature. [Fig. 26]

Émile Zola, *La faute de l'abbé Mouret*, Paris, Charpentier et Cie, 1875 ; « De la description », *Le roman expérimental*, Paris, Charpentier, 1881, p. 227-233 ; *Manuscrits et dossiers préparatoires. La faute de l'abbé Mouret*, Paris, BnF, Ms fr NAF 10293-94

Geneviève Sicotte, « Le jardin dans la littérature fin-de-siècle, ou quand un motif narratif devient un objet esthétique », *Projets de Paysage*, 5, 2011 [en ligne]

Chiwaki Shinoda, « Exubérance végétale chez Mirbeau et Zola », *Cahiers Octave Mirbeau*, 8, 2001, p. 58-73 [en ligne]

Les Lauriers Roses, La Garde (Var)
Jean AICARD (1848-1921)



Fig. 26. Le parc de Jean Aicard. Villa Les Lauriers Roses, La Garde (Var). Cliché Y. Cranga, 2020.

Dans le parc des Lauriers Roses, Jean Aicard a fait creuser une petite mare aux bords irréguliers. Quelques minuscules rochers s'escaladent, parmi des joncs, des roseaux à longues feuilles striées de vert et de chrome éteint ; de fins bambous noirs cernent deux de ses côtés et, entre eux, luisent, jaunes, bleues, vertes, d'énormes grenouilles de Massier, étagées sur les pierres, ramassées ; prêtes au bond, avec de gros yeux en saillies exagérées, de larges gueules grimaçant un rire de monstres bénins. L'un des bords est découvert, laisse apercevoir un groupe de cycas et de lauriers-roses, un long pin grêle et un pan distant de montagne généralement bleu ou violet. Loti appelait cet endroit le petit Japon. Après le déjeuner sur la terrasse, à l'ombre des grands pins parasols, il prenait le bras de Jean Aicard en disant : « Allons maintenant fumer nos cigarettes chez Madame Chrysanthème. »
Léon de Saint-Valéry, *Pierre Loti et Jean Aicard*, 1923

Jean Aicard, littérateur régionaliste et poète parnassien, a vécu dans sa maison d'écriture toulonnaise, à proximité du massif des Maures, depuis 1866. Il voue un attachement indéfectible à cette propriété, rebaptisée Les Lauriers Roses, qu'il identifie à une Provence aimée et aimable. Il dessine lui-même et fait aménager le parc en une composition de promenades bucoliques, agrémentée des céramiques végétales et animales de Clément Massier.

Le parc, témoin d'une Belle Époque révolue, possède quelques restes évocateurs : balustres, bassin à lotus et nénuphars au pied d'un buffet d'eau recomposé, épigraphies...

La problématique de restauration, loin d'une vaine restitution, repose sur l'approche

sensible de l'oeuvre du poète et la prise en compte de l'évolution végétale. [Fig. 25]

Le Musée Jean Aicard - Paulin Bertrand, Villa Les Lauriers Roses, a été labellisé Maison des illustres en 2019.

Jean Aicard, *Les Poèmes de Provence*, Paris, Lemerre, 1874 ; *Au bord du désert*, Paris, Ollendorff, 1888
Léon de Saint-Valéry [Julia Pillore], « Pierre Loti et Jean Aicard », *La Revue Bleue*, 1923, p. 479-481



Fig. 27. Frédéric Mistral sans son jardin.
Maison de Mistral, Maillane (Bouches-du-Rhône).
Collection Palais du Roure, Avignon.

Le jardin de Mistral, Maillane (Bouches-du-Rhône)
Frédéric MISTRAL (1830-1914)

Ajoutez à cela un fouillis de plantes aquatiques, telles que ces « massettes », cotonnées et allongées, qui sont les fleurs du typha ; telles que le nénuphar qui étale, magnifique, sur la nappe de l'eau, ses larges feuilles rondes et son calice blanc ; telles que le « butome » au trochet de leurs roses, et le pâle narcisse qui se mire dans le ru, et la lentille d'eau aux feuilles minuscules, et la « langue de boeuf » qui fleurit comme un lustre, avec les « yeux de l'Enfant Jésus » qui est le myosotis.

Mais de tout ce monde-là, ce qui m'engageait le plus, c'était la fleur des « glais ». C'est une grande plante qui croît au bord des eaux par grosses touffes, avec de longues feuilles cultriformes et de belles fleurs jaunes qui se dressent en l'air comme des hallebardes d'or. Il est à croire même que les fleurs de lis d'or, armes de France et de Provence, qui brillaient sur le fond d'azur, n'étaient que des fleurs de glais : « fleur de lis » vient de « fleur d'iris », car le glais est un iris, et l'azur du blason représente bien l'eau où croît le glais.

Frédéric Mistral, *Mes origines. Mémoires et récits*, 1906

Frédéric Mistral, poète, lexicographe défenseur de la culture provençale, a vécu de 1876 à 1914, dans une demeure bourgeoise édifiée à Maillane sur l'emplacement du parc de la Maison du Léopard qu'il occupait précédemment. Il a lui-même conçu l'aménagement d'un jardin simple et sauvage, « grand comme le mouchoir de Mireille », planté d'essences méditerranéennes toutes signifiantes. « Et, devant la maison ruisselante de soleil, au midi, le jardinet s'étale et

s'embrouille comme l'harmonieux enchevêtrement des rimes de Mistral. » Les documents et les témoignages gardent l'image d'un clos touffu, parcours de déambulation « au milieu des parfums des cigares et des tubéreuses ».

Par ailleurs, on peut encore aujourd'hui voir à Maillane la tombe de Raphaël Daillan, édifiée dans un petit jardin que le poète aimait et montrait volontiers à ceux qui venaient le visiter. Le père Raphaël s'était aménagé un ermitage virgilien, entouré de haies vives, compartimenté de parterres fleuris, et qui était traversé d'allées artistement pavées de petites pierres colorées ramenées du lit de la Durance ou de la plaine de Crau. Sous un figuier, une volière abritait des oiseaux chanteurs...

La réhabilitation du jardin de Mistral est en cours. L'enclos de Raphaël est en attente de reconsidération. [Fig. 27]

La maison de Frédéric Mistral, ainsi que son jardin et toutes ses dépendances, est classée au titre des monuments historiques par arrêté du 10 novembre 1930. La Maison - Musée Frédéric Mistral a été labellisée Maison des illustres en 2018.

Frédéric Mistral, *Mes origines. Mémoires et récits*, Paris, Plon-Nourrit, 1906, p. 34-35

« Le jardin de Mistral à Maillane », *Lyon horticole*, 1913, p. 19-20

Henri Moucadet, *Lou jardin de Rafèu. Frédéric Mistral et le jardin de Raphaël Daillan à Maillane. Épitaphes mistraliennes*, éd. Henri Moucadet, 2009



Fig. 28. L'Harmas, Sérignan-du-Comtat (Vaucluse).
Cliché F. Cranga, 2022.

L'Harmas, Sérignan-du-Comtat (Vaucluse)

Jean-Henri FABRE (1823-1915)

C'est là ce que je désirais, hoc erat in votis : un coin de terre, oh ! Pas bien grand, mais enclos et soustrait aux inconvénients de la voie publique ; un coin de terre abandonné, stérile, brûlé par le soleil, favorable aux chardons et aux hyménoptères. Là, sans crainte d'être troublé par les passants, je pourrais interroger l'Amnophile et le Sphex, me livrer à ce difficile colloque dont la demande et la réponse ont pour langage l'expérimentation...

[...]

Mon ermitage possède une allée de lilas, profonde et large. Mai venu, lorsque les deux rangs d'arbustes, ployant sous la charge des grappes fleuries, se courbent en arcs d'ogive, cette allée devient une chapelle, où se célèbre, au soleil caressant de la matinée, la plus belle fête de l'an... Je suis un des fidèles à la chapelle des lilas. Mon oraison, non traduisible en vocables, est un

émoi intime qui doucement remue. Dévotement je fais mes stations d'un pilier de verdure à l'autre, j'égrène pas à pas mon rosaire d'observateur.

Jean-Henri Fabre, *Souvenirs entomologiques*, 1882, 1902

L'entomologiste Jean-Henri Fabre a élaboré une oeuvre littéraire unique à partir de ses observations et interprétations sur les moeurs des insectes. La publication en 1879 des premiers *Souvenirs entomologiques* coïncide avec son installation à Sérignan-du-Comtat dans une propriété à l'abandon. Le terrain en friche donne son nom à l'Harmas et permet à ce poète savant de valoriser ses expérimentations. La demeure se transforme « en un reliquaire, en une friperie des antiques vivants ». En osmose avec son fouillis végétal, à la fois laboratoire et réserve botanique méridionale, le naturaliste a vécu à l'Harmas jusqu'à son décès en 1915. En 1922, le Muséum National d'Histoire Naturelle a été désigné comme gestionnaire du domaine.

Depuis la restauration des années 2000, entretien et rénovation tentent la difficile tentative de compréhension d'une oeuvre, transmise par des collections botaniques, un héritage arboré et une friche éthologique. [Fig. 28]

L'Harmas, y compris le jardin, le portail d'entrée et les murs de clôture, est classé au titre des monuments historiques par arrêté du 26 janvier 1998. La maison a été labellisée Maison des illustres en 2011. Le jardin de l'Harmas a reçu le label Jardin Remarquable en 2018.

Jean-Henri Fabre, *Souvenirs entomologiques. Étude sur l'instinct et les moeurs des insectes*, 10 tomes en 10 volumes, Delagrave, 1943



Fig. 29. « La Source ».
Parc du Plantier de Costebelle, Hyères
(Var).
Cliché F. Cranga, 2019.

Le Plantier de Costebelle, Hyères (Var)
Paul BOURGET (1852-1935)

[Hyères, 22 décembre 1892]

J'étais arrivé. Ces piliers servaient de supports aux battants d'une grille, à travers les barreaux de laquelle j'aperçus tout un parterre de végétations tropicales : des jubaeas aux larges palmes souples, des yuccas hérissés de feuilles barbelées, des agaves énormes, des bosquets de mandariniers dont les fruits d'or brillaient dans la frondaison sombre, des pentes de gazon avec des corbeilles d'anémones, et des bordures de narcisses et de frésias. L'arôme un peu sucré des fleurs m'arrivait, mêlé au parfum d'invisibles violettes, dont les planches devaient s'étendre tout près de moi. [...] Il était visible que l'admirable jardin, avec ses beaux arbustes exotiques, avait été conquis sur la forêt primitive, car il était enserré des deux autres côtés par des massifs de ces mêmes pins d'Alep, où le vent éveillait cette rumeur vaguement berceuse, si pareille à celle de la mer dans la distance. Je n'avais jamais entendu parler de ce jardin et de cette maison avant de les voir ; on ne m'en avait montré aucune peinture, aucune photographie, et il me semblait que je les reconnaissais, tant c'était l'asile que j'eusse souhaité à une fuite avec Antoinette autrefois, tant l'aspect des choses y parlait de la paix dans la lumière et dans la solitude, tant c'était vraiment l'abri, la retraite où ne plus vivre que pour se sentir sentir !
Paul Bourget, *Le fantôme*, 1901

En 1896, l'essayiste Paul Bourget achète à la fille de la baronne Hortense de Prailly, la Villa des Palmiers, maison d'architecture néo-palladienne édifée au milieu du XIX^e siècle sur les pentes du Mont des Oiseaux surplombant la rade d'Hyères. Il sera jusqu'à sa mort en 1935 un hivernant fidèle du Plantier de Costebelle, lieu de mondanités pour le critique influent, et source d'inspiration

féconde pour l'écrivain psychologue et moraliste.

Le parc d'agrément, complanté à l'origine d'essences indigènes et d'espèces exotiques acclimatées, est alors, selon des parcours choisis, le refuge solitaire pour « vivre en imagination » avec les héros de son écriture.

Le parc, dévasté par la guerre et l'incendie de 1964, a été réinvesti par les propriétaires successifs. [Fig. 29]

Les façades et toitures de la maison d'habitation sont inscrites au titre des monuments historiques par arrêté du 26 décembre 1976. Le parc a obtenu le label Jardin Remarquable en 2009. La villa a été labellisée Maison des illustres en 2018.

Paul Bourget, *Le fantôme*, Plon, 1901, p. 126-127

Gérard Bauer, « Chez M. Paul Bourget à Costebelle », *Lectures pour tous*, mai 1923, p. 1008-1012



Fig. 30. Entrée du jardin.
Le Bayle-Vert, Grans
(Bouches-du-Rhône).
Cliché F. Cranga, 2019.

Le jardin du Bayle-Vert, Grans (Bouches-du-Rhône)
Mas-Felipe DELAVOUËT (1920-1990)

*Prends ma main, échappons à ce paradis clos
et, remontant les allées, regagnons, sous leur voûte,
la poterne du ciel dont ont perdu la clé
ceux qui ont perdu l'envie d'essayer d'autres routes.
Passé l'arceau, nous n'accepterons
nulle autre ombre sur nous, en dehors de l'oiseau.*

*Oublions le pays des feuilles et des ruisseaux
pour gagner les confins de notre beau royaume...*
Mas-Felipe Delavouët, « *Blasoun de la Dono d'Estièu* », *Pouèmo*, 1971

Ainsi cheminent le poète et sa dame, depuis le clos du verger d'Eden vers l'inconnu et l'absolu de la mer...

Mas-Felipe Delavouët, poète de langue provençale, dessinateur et graveur, a vécu la quasi-totalité de sa vie au mas familial du Bayle-Vert, exerçant jusqu'à sa mort le métier d'agriculteur. L'ensemble domanial, en bordure de la plaine steppique de Crau, au cœur de prairies de fauche irriguées par la Touloubre, a été source d'inspiration pour une oeuvre puissante, épique et cosmologique. « *Il n'existe pas d'autre façon pour comprendre le monde que d'en posséder pleinement un morceau.* » Le mas du Bayle-Vert a été ce « morceau de monde », source imaginaire d'un déroulé poétique des mythes

méditerranéens et provençaux. Le jardin, quant à lui, est bien celui du Paradis perdu et retrouvé. Depuis 1990, le Centre Mas-Felipe Delavouët oeuvre à la préservation d'une mémoire littéraire comme des lieux qui l'ont inspirée. [Fig. 30]

Le mas du Bayle-Vert, y compris les bâtiments agricoles, ainsi que les terres environnantes, est inscrit au titre des monuments historiques par arrêté du 1^{er} mars 1996. Il a été labellisé Maison des illustres en 2014.

Max-Philippe Delavouët, *Pouëmo*, 5 volumes, éd. José Corti/C.R.E.M., 1971-1991 ; *Patrimòni/Patrimoine*, Marseille, CNDP, 1981

Claude Mauron, « Initiation à la géographie poétique de Max-Philippe Delavouët », *La pensée de midi*, 1, 2000, p. 74-79

Estelle Cecarini, « Le centre Mas-Felipe Delavouët. Faire connaître un grand poète, préserver un lieu en Provence », *Cahiers d'études romanes*, 46, 2023, p. 111-124



Fig. 31. « Ce feu violet... ».
Cliché F. Cranga, 2022.

La Treille Muscate, Saint-Tropez (Var) COLETTE (1873-1954)

Sage, jardin, sage ! N'oublie pas que tu vas me nourrir... Je te veux paré, mais de grâces potagères. Je te veux fleuri, mais non de ces tendres fleurs qu'un jour d'été crépissant de criquets calcine. Je te veux vert, mais foin des verdure inexorables, palmes et cactus, désolation de la fausse Afrique monégasque ! Que l'arbouse s'allume à côté de l'orange, et soit le brandon de ce feu violet en nappe sur mes murailles : les bougainvillées. Et qu'à leurs pieds la menthe, l'estragon et la sauge se dressent, hauts assez pour que la main pendante, en cassant leurs ramilles, délivre des parfums impatients. Estragon, sauge, menthe, sarriette, pimprenelle qui ouvre à midi tes fleurs roses, fermées trois heures plus tard, je vous aime certes pour vous-mêmes ; mais je ne manque pas de vous requérir pour la salade, le gigot bouilli, la sauce relevée ; je vous exploite. Je garderai, là-bas, tout ce que j'ai de botanique amour désintéressé pour elle, – Elle, honneur de tous les climats favorisés, – Elle, – la Rose.

Colette, « Première Treille Muscate », *Prisons et paradis*, 1926

En 1925, Colette achète une maison à Saint-Tropez. La Treille Muscate ainsi nommée sera lieu de repos et de prédilection pour l'écriture, magnifiée par la lumière et les odeurs de la glycine, de la bignone et du mimosa. Des textes savoureux rendent compte de l'aménagement d'un terrain qui descend vers la mer, et où prolifèrent la vigne, les orangers, les figuiers, l'ail, le piment et l'aubergine. La Treille Muscate sera pour Colette une leçon de jardin. Le projet enthousiaste d'un jardin exubérant et luxuriant est bientôt battu en brèche par l'adaptation humble aux éléments et aux usages : le jardin provençal « n'a besoin pour surpasser les autres, que de fleurir en Provence ».

Colette, lassée de la parenthèse méditerranéenne, vendra la Treille Muscate en 1928. [Fig. 31]

Colette, « Prisons et paradis » [Première Treille Muscate, 1926 ; Seconde Treille Muscate, 1930], *Oeuvres complètes*, III, Gallimard, 1991

Colette, *La Treille Muscate*. Eaux fortes par André Dunoyer de Segonzac, Paris, chez l'Artiste, 1932



Fig. 32. Les jardins en terrasses aménagés par
Édith Wharton.
Gardening in Sunny lands, 1924

Le parc Sainte-Claire, Hyères (Var) Édith WHARTON (1862-1937)

Jamais je n'ai rencontré d'endroit plus chaud, plus doré, plus débordant de fleurs et plus abrité des vents... M'entourent la beauté et la tranquillité du paradis et c'est ici et nulle part ailleurs que se trouve le Cielo della Quieta auquel l'âme aspire quand approche la fin du voyage.

Édith Wharton, *Lettres à Bernard Berenson*, 1919-1920

En 1920, la romancière américaine Édith Wharton loue sur les hauteurs médiévales d'Hyères, la villa néo-romane Sainte-Claire-du-Château, reconstruite au XIX^e siècle par l'explorateur Olivier Voutier sur les ruines d'un ancien couvent de Clarisses. Elle l'achète en 1927, et se conforme chaque hiver pendant dix ans à une sociabilité mondaine et érudite.

Tout autour de ce site romantique et riche, elle aménage un jardin botanique de collection et d'acclimatation. Elle expérimente son amour des plantes exotiques, participant notamment au développement à Hyères de la culture sous serre du *strelitzia*. Son jardin en terrasses, luxuriant et coloré, mélange de végétation méditerranéenne et de plantes

importées, témoigne des principes d'adaptation du jardinage aux pays du Sud, énoncés dans le livre d'Alice Martineau, et dont se réclame Charles de Noailles pour créer son propre jardin autour de sa nouvelle villa toute proche. Conventiennelle, rétive au jardin moderne, acquise à l'esthétisme de Walter Pater, Édith Wharton a créé une oeuvre d'art unanimement reconnue et admirée. [Fig. 32]
Le domaine est propriété de la ville d'Hyères depuis 1955. Depuis 1990, la villa est louée au Parc national de Port-Clos. Le parc Sainte-Claire a reçu le label Jardin Remarquable en 2007.

Hermione Lee, *Édith Wharton*, New-York, Knopf, 2007

Alice Philip Martineau, *Gardening in sunny lands. Introduction par Édith Wharton*, Cobden, 1924



Fig. 33. Pierre dédicatoire à Aphur Yongden, fils adoptif d'Alexandra David-Neel. Samten Dzong, Digne-les-Bains (Alpes-de-Haute-Provence). Cliché F. Cranga, 2018.

Samten Dzong, Digne-les-Bains (Alpes-de-Haute-Provence)
Alexandra DAVID-NEEL (1928-1969)

Et puis, je fais planter des rosiers dans mon jardin... Des rosiers que je ne verrai pas fleurir, si je pars au début du printemps... que je ne verrai peut-être jamais en fleur; s'il m'arrivait, une fois là-bas de ne plus revenir ici. Mais, dans ce cas, d'autres en jouiront; c'est tout ce qu'il faut. Plantons des rosiers, des roses fleuriront... n'en demandons pas davantage, il n'y a que la floraison qui importe...

Alexandra David-Neel, *Lettre à Madame Gosset*, 30 décembre 1957

À son retour du Tibet, en 1928, l'exploratrice Alexandra David-Neel achète un terrain à Digne et fait édifier *Samten Dzong*, la Résidence de la Réflexion. L'Orient revit dans ses objets asiatiques et ses livres écrits pour la plupart dans ce dernier port d'attache. Elle installe dans le vaste terrain un potager vivrier et un jardin de roses. Cette passion pour les roses lui remémore sa

rencontre décisive, en 1894, avec Swâmi Bashkarananda, le vieil ascète qui vivait nu dans un jardin de roses abandonné depuis, et qui l'a initiée à la pensée tantrique. « *Oh jardin de roses, jardin embaumé, jardin d'Orient qui resplendissait sous l'ardent soleil quand je le vis pour la première fois...* »

Les jardins disparus de Samten Dzong, redessinés et rénovés, participent désormais pleinement au parcours de visite mis en place. [Fig. 33]

La maison et le parc sont inscrits au titre des monuments historiques par arrêté du 17 juin 1996. Samten Dzong a été labellisée maison des illustres en 2011.

Alexandra David-Neel, *L'Inde mystique*, ms inédit. Archives maison Alexandra David-Neel

Nadine Gomez-Passamar, *Maison Alexandra David-Neel. L'esprit du lieu*, éd. Maison Alexandra David-Neel/Scala, 2020 ; « La maison d'Alexandra David-Neel, un port d'attache dans les montagnes », *Regards sur les intérieurs meublés. De l'intime à la création*, Errance & Picard/Actes Sud/ Association CAO, 2023 p. 191-199



Fig. 34. La terrasse des Marronniers. Le Paraïs, Manosque (Alpes-de-Haute-Provence). Cliché F. Cranga, 2018.

Le Paraïs, Manosque (Alpes-de-Haute-Provence)
Jean GIONO (1895-1970)

Je m'aperçois peu à peu que l'endroit que j'habite (mon bureau) est admirable. [...] Je lisais sur mon divan et j'ai regardé ma fenêtre du sud sur laquelle en plein soleil lavé de mistral se balançait le cyprès luisant et il m'a fallu venir marquer mon contentement. Il est vrai que dehors c'est un jour grec. Un de ces dimanches, glacials et étincelants, pendant lesquels les temps de ma jeunesse j'allais vivre de somptueuses odyssées personnelles dans les vergers d'oliviers ; qui sont devenus depuis mes jardins d'Armide.

Jean Giono, *Journal*, novembre 1943

De 1930 à 1970, Giono a vécu et écrit la plus grande partie de son oeuvre dans une retraite choisie, sur les flancs du Mont d'Or, à l'écart de la ville de Manosque : *Lou Paraïs*. En 1930, il décrit à l'éditrice Adrienne Monnier sa joie d'avoir acheté « une petite maison ; un palmier, un kaki, un bassin, deux cents vignes, un

pêcher, un abricotier, un laurier, une terrasse... ». La terrasse de vie devant la maison, l'ombre du plaqueminier, le long jardin étroit « reposant, charmant et sédatif », la friche où planter arbres et rosiers de l'autre côté de la ruelle, le grand jardin haut enfin, acquis et aménagé après 1968 : ce n'est que le cadre convenu et paisible de la recherche du bonheur simple. Mais ces jardins sont aussi le refuge propice à la mise en écrit d'une Provence noire, épique et mythique.

Le Paradis est propriété de la Ville de Manosque depuis 2016. En quête d'une offre touristique à la mesure d'une réinterprétation de l'oeuvre littéraire, un projet de valorisation des jardins a été confié à la communauté d'agglomération DLVAgglo. [Fig. 34]

La maison avec son jardin, l'impasse conduisant à la maison, ainsi que les parcelles de l'autre côté du canal, sont inscrites au titre des monuments historiques par arrêté du 1^{er} mars 1996. Le Paradis a été labellisé Maison des illustres en 2011.

Jean Giono, « Bâtons rompus », *Les terrasses de l'Île d'Elbe*, Gallimard, 1976, p. 25-32 ; « Paris », *op. cit.*, p. 77-82

Maria Luisa Mura, « Giono, Manosque et le Luberon. Parcours cartographique de patrimonialisation d'un territoire littéraire », *Cahiers d'études romanes*, 46, 2023, p. 125-156



Fig. 35. Monument à Gérard Tenque. Jardin de Charles Maurras, Martigues (Bouches-du-Rhône). Cliché F. Cranga, 2009.

La Bastide du Chemin de Paradis, Martigues (Bouches-du-Rhône)

Charles MAURRAS (1868-1952)

Il y a fort longtemps que je rêve de n'être plus le simple et oiseux possesseur de mes myrtes et de mes roses, et veux y aménager quelque chose qui les fasse servir à la communauté.

Charles Maurras, *Mon jardin qui s'est souvenu*, 1949

En 1945 en effet, Charles Maurras souhaitait léguer à la commune de Martigues le « monument de [son] patriotisme municipal ».

L'écrivain s'installe dans la bastide familiale du chemin de Paradis en 1885. Il y effectue de courts et fréquents séjours, et n'aura de cesse d'en faire une réserve symbolique, construction théorique d'un idéal de beauté classique attaché au midi provençal.

À la fin de sa vie, en 1942, aidé de l'architecte Henri Mazet, il redessine le jardin qui entoure la maison et le fait aménager comme « une sorte de lieu saint », inspiré et inspirant. Selon une topographie étudiée, les architectures atticisées – le Mur des Fastes, aux gloires historiques de Martigues, l'oratoire à Gérard Tenque, fondateur de l'ordre des Hospitaliers – sont mises en valeur par des essences méditerranéennes.

Le legs voulu par Charles Maurras a été accepté par la municipalité de Martigues en 1997. La maison et le jardin, laissés en l'état, ne s'ouvrent que ponctuellement à la visite. [Fig. 35]

Les façades et les toitures de la Maison du chemin de Paradis sont inscrites au titre des monuments historiques par arrêté du 2 septembre 1975.

Charles Maurras, *Le Chemin de Paradis*, Calman Levy, 1895 ; *L'allée des Philosophes*, Société littéraire de France, 1923 ; *Au signe de Flore*, Les oeuvres représentatives, 1931 ; *Sans la muraille des cyprès*, Arles, Gibert, 1941 ; *Mon jardin qui s'est souvenu*, Pierre Lanauve de Tartas, 1949
Jean-Louis Fabiani, « Comment rendre Charles Maurras provençalement correct », *Une histoire à soi. Figurations du passé et localités*, éd. Maison des sciences de l'homme, 2001, p. 197-225

Le jardin suspendu, Aix-en-Provence (Bouches-du-Rhône)

Blaise CENDRARS (1887-1961)

Et c'est pourtant cette plantation exotique et peut-être imaginaire, mais dont le soldat parlait souvent au front durant les longues heures de veille, qui me donna l'idée au lendemain de la défaite de juin 40, quand j'eus jeté aux orties mon faux uniforme anglais, ce ridicule déguisement dont on avait affublé les correspondants de guerre, de cultiver des plantes médicinales dans mon jardin d'Aix-en-Provence, ce qui me mit à l'abri du besoin et me permit de me tenir tranquille dans mon jardin suspendu, car c'est une culture peu fatigante, que je puis faire d'une seule main et qui rapporte.

Blaise Cendrars, *La main coupée*, 1946

On connaît de Blaise Cendrars quelques photographies faites par Robert Doisneau et localisées à tort à Aix-en-Provence. Il est vrai qu'à son arrivée en Provence en 1940, l'écrivain bourlingueur, en panne d'écriture, loue une maison sur la Colline des Pauvres, défonce le sol et sème des graines. Cette occupation jardinière est un remède à sa lassitude, et contribue à l'inspiration retrouvée. En 1948, il déménagera à Villefranche-sur-Mer. Il pose alors pour le photographe dans le parc exotique et paradisiaque de la villa Saint-Segond.

Le jardin a toujours été, pour l'écrivain, indissociable de sa quête exaltée du monde, avec ses couleurs, ses bruits et ses odeurs. Ainsi sent-il dans son jardin d'Aix « l'arôme que dégage un placenta de lapin jeté parmi les fenouils : baume de la vie, encens de la mort », lui remémorant la relation de l'ouverture du tombeau de Marie-Madeleine à Saint-Maximin en 1272.

Blaise Cendrars, *L'homme foudroyé*, Denoël, 1945 ; *La main coupée*, Denoël, 1946
Édouard Peisson, « Blaise Cendrars sous les pins de Provence », *Feuille de routes*, 44, 2005, p. 107-112



Fig. 36. « Sur les chemins de Sainte-Victoire », Le Tholonet, (Bouches-du-Rhône). Cliché F. Cranga, 2019.

Campagne-May, Le Tholonet (Bouches-du-Rhône)
Jacqueline de ROMILLY (1913-2010)

Je sais pourtant que, même dans mon jardin dérobé à tous les regards, il m'arrive de chercher, pour lui-même, l'émerveillement d'un moment de lumière et de silence. Je traîne une couverture à tel endroit du jardin, où la pente est ensoleillée à point, où les troncs des pins accrochent à la perfection leur éclat d'argent sur le ciel bleu, ou bien où le fenouil, vu du ras du sol, semble, dans sa géographie sèche et linéaire, comme une immense arabesque. Oui je le fais. Et je regarde. Et je me dis que cet instant va fuir, que le soleil va baisser, et l'été s'achever et Paris me reprendre. Ce sont des moments de délectation aiguë.
Jacqueline de Romilly, *Sur les chemins de Sainte-Victoire*, 1987

Réfugiée en Provence depuis 1939, l'helléniste Jacqueline de Romilly restera fidèle à Campagne-May, ancienne propriété aristocratique bordant la route du Tholonet. Entre Sainte-Victoire et jardin à la française, elle trouvera quiétude et repos pour parcourir inlassablement les chemins et se ressourcer dans sa « toute petite maison, très secrète », et son jardin, « plein d'odeurs et de vent ». Son écriture exprime alors d'intimes et sereines affinités électives. **[Fig. 36]**

Jacqueline de Romilly, *Sur les chemins de Sainte-Victoire*, Julliard, 1987 ; *Sous des dehors si calmes*, éd. de Fallois, 2002



Fig. 37. Jardin de pot. Cliché F. Cranga, 2010.

Le pot de basilic, Marseille (Bouches-du-Rhône)
Jean-Claude IZZO (1945-2000)

Je ne vous l'ai pas dit encore, mais pour les catholiques au nez fin, le basilic est associé au péché. Sans doute parce que sa fragrance appelle à la quiétude. À la sieste. Il suffit, le repas fini, de tirer les volets sur la chaleur de l'après-midi. Et d'avoir pensé au pot de basilic sur le rebord de la fenêtre de la chambre. Dans l'ombre parfumée de la pièce, la vie devient alors plus simple. Comme le plaisir d'aimer. Soyez sans crainte, ni l'abus de basilic ni l'abus d'amour ne nuisent gravement à la santé.
22 juillet 1997.

Jean-Claude Izzo, « Basilic Instinct », 2000

Rien n'évoque davantage la Provence et le soleil du Midi que les feuilles parfumées du basilic. Au-delà de ses qualités sensorielles, le basilic est une herbe signifiante. Le langage traditionnel du basilic est à la fois populaire et savant. La culture méditerranéenne lui a attribué une signification érotique et

funéraire. Ainsi dans *Le Décaméron*, Boccace conte l'histoire d'Ysabeau dont l'amant, tué par ses frères, lui apparaît en songe et lui montre l'endroit où il est enterré. Ysabeau recueille la tête, l'enfouit dans un pot de basilic qu'elle arrose chaque jour de ses larmes. La confiscation du pot la fera mourir de chagrin. La littérature orale a recensé également le conte fort suggestif du jeune homme passant sous la fenêtre de la jeune fille arrosant un pot de basilic. Ce langage du basilic s'est dissipé. Reste le jardin de poche amoureux beau et harmonieux. **[Fig. 37]**

Jean-Claude Izzo, « Basilic Instinct », *La pensée de midi*, 1, 2000, p. 156
Nicole Belmont, « Le langage du basilic. À propos du conte-nouvelle 'La fille au pot de basilic' », *Cahiers de littérature orale*, 2003, 53-54, p. 305-320
Umberto Pasti, « Le jardin du pompiste », *Jardins. Les vrais et les autres*, Flammarion, 2010, p. 83-92